

Nourris de l'Évangile — dit-il — et en ayant gardé les nobles sentiments, sans conserver la foi qui les soutient, les idéalistes expriment en de belles formules creuses la plus épurée des morales. Il faut s'élever au-dessus de soi-même, disent-ils, se sacrifier au bonheur de l'humanité, et cela pourtant, sans espérer aucune récompense ultra-terrestre, ce qui est un bas calcul et transforme la vertu en opération financière à lointaine échéance. La noblesse de l'homme et son bonheur le plus pur consistent à se donner ainsi pour que la communauté humaine soit plus grande et les générations à venir plus heureuses. Cette doctrine est très haute. Malheureusement, elle n'a point de fondement solide. Ses formules sont vidées du contenu divin qui pouvait les rendre efficaces et leur donnait la vie. C'est un résidu du christianisme, sans influence sur les masses, qui est incapable de déterminer une règle d'action.

Quelques-uns—Niétzche par exemple—prêchent un autre idéal, qui se rapproche de la morale utilitaire, tout en paraissant l'élever, et qui combat cependant l'idéalisme, dont nous parlions tantôt, en prêchant un égoïsme tout particulier. Le dévouement de l'homme à l'humanité ou de l'individu à la société, affirme cette doctrine, n'est utile en fait ni à la société, ni à l'humanité. Au contraire le devoir de l'homme est de se développer lui-même, de porter à leur maximum de puissance et d'action toutes ses facultés, pour devenir ainsi le "sur-homme" et faire progresser l'humanité en sa personne. Il n'est pas difficile d'apercevoir que c'est encore là de l'égoïsme, un égoïsme plus raffiné peut-être, mais de l'égoïsme toujours. Et cet égoïsme c'est la négation de la vraie morale humaine.

Enfin, le Rév. Père se croit tenu de dire un mot de la morale scientifique. On l'appelle ainsi. Mais est-ce bien une morale ? L'homme en vérité, d'après cette doctrine — et du coup c'est la réfuter — ne serait plus libre dans ses actes. Il obéirait fatalement à la poussée de ses instincts et à la pression du